

YERBA DEL PERRO



OU

ITZQUINPATLI, DU MEXIQUE

(SENECIO CANICIDA)

PAR

M. le docteur D. JOURDANET

Extrait du « Journal de médecine de Paris »
3^e année, t. IV, n^o 12).

PARIS

H. LAUWEREYNS, LIBRAIRE-EDITEUR

2, rue Casimir-Delavigne, 2.

—
1883



YERBA DEL PERRO

OU

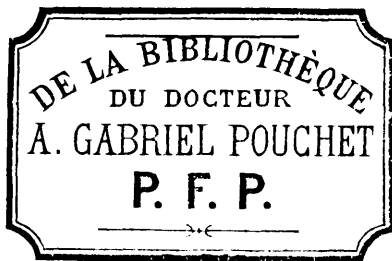
ITZQUINPATLI, DU MEXIQUE

(SENECIO CANICIDA)

PAR

M. le docteur D. JOURDANET

Extrait du « Journal de médecine de Paris »
3^e année, t. IV, n^o 12).



II. LAUWEREYNS, LIBRAIRE-EDITEUR

2, rue Casimir-Delavigne, 2.

—
1883

Biblioteka Główna
WUM
Br.1510



000027317



www.dlibra.wum.edu.pl

Biblioteka Główna WUM



YERBA DEL PERRO

OU

ITZQUINPATLI, DU MEXIQUE

(SENECIO CANICIDA)

Parmi les souvenirs que je conserve du Mexique, je vois figurer une plante, vulgairement très connue dans la ville de *Puebla* où j'ai résidé pendant deux ans, et très digne d'attention pour ses effets tétanisants d'une énergie extrême. Elle a été l'objet de quelques études dans le pays même ; mais il me semble qu'elle mérite un examen plus sérieux et une expérimentation moins superficielle. On ne peut pas dire assurément que le sujet doive tenter les travailleurs par sa nouveauté, puisqu'il a été déjà effleuré au Mexique ; mais il est absolument neuf parmi nous et j'ai pu croire qu'il obtiendrait aisément les sympathies de nos savants. C'est cette pensée qui m'a porté à recueillir, en quelques lignes, ce que l'on sait déjà de cette plante, pour le soumettre à l'appréciation de notre éminent thérapeutiste, M. le D^r **DUJARDIN-BEAUMETZ**, dans l'espoir qu'il voudrait bien se livrer à quelques essais sur l'*itzquinpatli* avec le zèle et la sagacité qui le distinguent. Je n'ai pas été trompé dans mon attente. M. Beaumetz prend déjà ses meilleures dispositions pour préparer un travail sérieux à ce sujet, et me fait prier de permettre à notre

jeune et méritant confrère, M. OCTAVE GOURGUES, de publier ma courte notice dans le *Journal de médecine de Paris*, pour que l'attention soit portée, dès aujourd'hui, sur les essais en cours d'exécution. Voici donc cette notice :

Les anciens Mexicains, avant la conquête, avaient généralement l'habitude de dénommer les plantes par la plus saillante de leurs propriétés. Ces dénominations nous ont été transmises, quelques-unes par le Père SANTIAGO, et un beaucoup plus grand nombre par HERNANDEZ et quelques autres savants de la même époque. Parmi celles qui sont le plus dignes d'attirer l'attention, nous voyons figurer un genre que les Mexicains appelaient *itzquinpatli*, mot qui se décompose en *itzquintli*, chien, et *patli*, remède ou poison ; car, comme les Grecs de l'antiquité, avec leur *φαρμακον*, les Mexicains n'avaient qu'une seule dénomination pour désigner ces deux effets, l'un mortel, l'autre bienfaisant, des plantes appliquées aux animaux. Dans le cas qui nous occupe, c'est à la fois la propriété vénéneuse et l'effet curatif qui avaient fait donner aux espèces dont nous parlons le nom d'*itzquinpatli*. Elles étaient, en effet, employées pour tuer les chiens par leur application intérieure, et pour les guérir de maladies cutanées, appliquées en frictions sur la peau.

De nos jours encore, il existe une fort curieuse plante qui ne croît que dans certaines parties de l'*Etat de Puebla* et à laquelle sa singulière propriété de tuer les chiens a fait donner l'ancienne dénomination *nahuatl* de *itzquinpatli*. Les habitants modernes qui ne font pas usage de la langue mexicaine ancienne l'appellent *yerba del perro* (herbe du chien), en faisant allusion à sa propriété canicide, ou simplement *yerba de Puebla*, pour rappeler qu'elle ne croît guère ailleurs ou que c'est bien là le point principal de son origine.

Il ne paraît pas douteux que ceux qui se sont occupés de l'histoire et des propriétés des *itzquinpatli* n'y ont vu qu'un végétal

unique ou des variétés, tout au plus des espèces d'un même genre. Le travail le plus sérieux que je connaisse à cet égard est celui de M. MAXIMINO RIO-LOZA, qui en fit le sujet de sa thèse d'agrégation à l'école de médecine de Mexico, en 1861. Il s'y exprime comme il suit : Le D^r HERNANDEZ décrit quatre espèces d'*itzquinpatli* et, en parlant de la première, il dit : « On m'a assuré « qu'en prenant six *obolos* (l'*obolo* équivaut à 60 centigrammes « environ) de cette plante pendant neuf jours, et en gardant le « repos du domicile, les lépreux guérissent. » En parlant de la seconde espèce, il ajoute : « Les habitants du *Panuco* l'appellent « *chohoyotl* et ils assurent qu'elle guérit la gale et le prurit de la « peau (1). »

M. RIO-LOZA dit en continuant son appréciation : « Ce qui « précède fait voir qu'on n'a point encore désigné avec toute l'exac- « titude désirable les maladies et les cas pour lesquels l'adminis- « tration *de ce végétal* serait indiquée... »

D'après la manière de s'exprimer de M. RIO-LOZA, sujet distingué par lui-même et fils d'un savant mexicain de premier ordre, on ne saurait douter que la plante de *Puebla*, confondue avec celles qu'Hernandez a décrites, n'ait passé dans son esprit pour une espèce ne s'éloignant pas d'une façon générique de toutes les autres dont on faisait usage dans l'ancien temps. Je ne crois pas me tromper en affirmant que telle est la croyance généralement acceptée. C'est ainsi que je l'ai cru moi-même jusqu'à ce que le besoin de me former une idée personnelle m'eût fait étudier le sujet et découvrir qu'il y avait là une erreur manifeste.

La *Yerba de Puebla*, probablement, n'a pas été connue d'HERNANDEZ (2), si l'on en juge par l'édition de ses œuvres que j'ai

(1) Ce passage indique qu'il ne s'agit pas de notre espèce, attendu que le *Panuco* est en terre chaude et que la *Yerba del Perro* ne croît qu'en terre tempérée.

(2) Hernandez, médecin et naturaliste distingué, fut envoyé par Philippe II dans la Nouvelle-Espagne dans le but d'y faire des recherches et de décrire ses productions naturelles. Ses manuscrits, composés en latin, formaient plus de 15 volumes in-folio qui furent déposés dans la bibliothèque de l'Escorial, où ils furent détruits par l'incendie de 1671 ; mais une copie fut conservée et existe

entre les mains, publiée à Rome en 1628. S'il l'a connue, il ne l'a certainement décrite dans aucun des chapitres de cette édition.

Qu'est-ce, en effet, que l'*itzquinpatli* de Puebla?

Le lieu de prédilection de la *yerba del perro* est l'hacienda de *Tlascalpan* et ses environs, mais on la trouve dans quelques autres localités de l'État de *Puebla*, vers *Atlixco*. Les échantillons que je possède ont été cueillis dans l'hacienda de *Santa-Lucia*, par les soins de mon ami M. EDOUARD TAMARIZ, ingénieur civil distingué de notre École centrale. D'après les botanistes modernes qui s'en sont occupés, cette plante appartient indubitablement à la famille des Composées et il paraît certain qu'elle forme une espèce nouvelle du genre *Senecion*. Ils l'ont classée sous la dénomination de *Senecio canicida*. Le petit livret publié à Puebla, en 1832, sous le titre de *Ensayo para la materia medica Mexicana*, décrit cette plante dans les termes suivants :

« Sa racine fibreuse, composée de fibres minces, cylindriques, « centrales, de la grosseur d'une plume de poule, présente une « couleur grisâtre dans toute sa surface. Sa tige est herbacée, « droite, haute de trois pieds, mince, cylindrique, avec une en- « veloppe veloutée d'un gris rougeâtre vers la base et un peu « plus velue dans le reste de sa longueur. Les feuilles sont alter- « nes, à bords sinueux ou découpés en dentelures profondes « avec des pointes effilées. La face supérieure est d'un vert clair, « l'inférieure blanchâtre avec des nervures et des poils s'éten- « dant sur le pétiole qui est cannelé. Les fleurs sont terminales,

encore dans la collection de ce palais. La mort prématurée de l'auteur avait empêché sa publication. Son manuscrit primitif avait été confié à M. A. Recchi, qui en fit un extrait en ce qui lui parut utile à la matière médicale ; mais, comme Hernandez, il mourut avant de l'avoir publié. C'est sur cet abrégé que le dominicain Ximenez publia son livre en espagnol et le fit imprimer à Mexico, en 1615. Les papiers de Hernandez devinrent la propriété du prince Frédéric Cesi, qui fit préparer l'édition de Rome de 1628. C'est la seule que je connaisse. Il a été fait une édition, en 1790, d'après le manuscrit qui existe encore à l'Escurial. On peut craindre qu'il n'y ait été introduit des additions provenant d'autres sources.

« d'un jaune orangé, disposées en corymbe, ordinairement au
« nombre de six, avec des pédoncules longs, striés et velus, et
« des bractées linéaires.

« La plante exhale une odeur désagréable. »

Ces premières données sont déjà suffisantes, du reste, pour qu'on ne puisse pas confondre la *yerba del perro* avec les plantes qu'Hernandez a décrites sous la dénomination commune d'*itzquinpatli*, et qui paraissent appartenir, soit à la famille des Renonculacées, soit à celle des Colchicacées. Il donne d'ailleurs une figure qui représente son type de prédilection. Ce dessin, un peu confus, suffit à faire reconnaître la *cévadille*, plante fort commune dans les parties froides du plateau mexicain. Pour faire disparaître toute équivoque encore possible, nous n'avons, d'ailleurs, qu'à reproduire les paroles mêmes d'Hernandez avec la note qui les accompagne.

« Ytzcuinpatli, quam alii quimichpatli vocant, Hispani veró
« Hordeolum, herba est, cujus tria reperiuntur genera. Primum
« folia fert oblonga et angusta, lineisque secundum longitudinem
« procurrentibus insignia, è radicibus fibrarum æmulis. Caulem
« vero tres dodrantes longum, ac minimum digitum crassum.
« Cui hærent granula hordeaceis similia, spicatum composita,
« undè nomen. Nascitur in regionibus frigidis. Semen vermes
« extinguit ulceribus quorumvis animalium carnibus ingene-
« ratos, si tundatur, et redigatur in pulverem. Ulcera putrida et
« mali moris egregiè curat, carnem supercrescentem absumit,
« pisces inspersione necat muresque (undè quidam *quimichpatli* (1)
« vocaverunt) et carnibus permixtum canes, undè nomen. Quin
« si pulvis idem aquæ commisceatur, linteolumque eodem
« humore madens articulis applicetur dolentibus, mirum præ-
« tat auxilium. Eâdem aquâ ulcera oris sanantur, collutâ pedi-
« culi necantur, gravis anhelitus emendatur et jus decocti spi-
« carum, adjecto alumine, firmat magnopere dentes. Secundum

(1) De *Quimichin*, rat ou souris; *patli*, poison. C'est le *veratrum album* que l'on appelle encore ainsi de nos jours.

« genus apud Michuacanenses nascitur, eisdem viribus, sed
« radice cœpis fibratis persimile. Est et tertium apud eosdem,
« foliis angustioribus, orbiculari radice, sapore ferè nullo et
« quoad cœtera simile.

« *Nota.* — Describit hanc herbam etiam MONARDES (1), sed sub
« *cevadilla* nomine, et nisi mentionem faceret vaginalium qui-
« bus semen includitur, putarem non in frumentaceo genere
« hanc herbam reponendam, sed in genere Ranunculorum, vel
« anemones. Vix enim in frumentaceis tanta acrimonia reperi-
« tur. »

Ce qu'il serait permis de conclure de ces premières données, c'est que les Indiens ont confondu sous la dénomination générale d'*itzquinpatli* des plantes appartenant à des familles diverses et qui s'unissaient dans leur esprit par la pensée de propriétés vénéneuses, sinon absolument identiques, du moins très rapprochées. De là la confusion qui existe de nos jours et qui fait chercher dans l'*itzquinpatli* de Puebla des propriétés que les anciens avaient reconnues dans d'autres plantes dont la nature botanique en est fort éloignée. C'est ainsi peut-être qu'on est tenté d'appliquer la *yerba del perro* comme antipsorique ou insecticide, parce que les Mexicains anciens employaient, dans ce but, de même qu'on l'emploie aujourd'hui, la *cévadille*, et d'autres verâtres ou renoncules. Mais je ne pense pas que le seneçon qui fait le sujet de cet écrit ait jamais donné des résultats bien marqués dans ce sens. Il n'est pas, cependant, sans intérêt de faire observer que les Indiens, encore de nos jours, s'obstinent à employer cette plante dans beaucoup de cas d'affections cutanées, aux environs de *Cholula* et dans les campagnes vers *Atlixo*. Ils en font usage surtout comme sudorifique. Ils l'administrent en boisson et en applications topiques, et ils la préconisent même contre certains

(1) Monardes (Nicolas), médecin et botaniste espagnol, né à Séville et mort dans cette ville, en 1578. Ce fut un savant très distingué de son temps. Le livre de lui qui a trait à cette citation, a pour titre : « *De las drogas de las Indias.* » (Séville, 1565 ; 2 vol. in-8°.)

accidents de nature syphilitique et notamment dans des cas graves d'ulcération de la gorge. Il m'a été impossible de m'assurer par moi-même de la réalité des résultats. Je ne suis pas même bien sûr, après en avoir fait des essais répétés, à la dose de 8 grammes pour un litre d'eau en infusion, que cette plante soit bien notablement sudorifique. Je crois néanmoins que l'obstination des Indiens à l'employer dans leurs souffrances est l'indice du soulagement qu'ils en éprouvent, et il me paraît utile d'essayer de les imiter.

Quoi qu'il en soit, il me semble qu'il faut surtout porter son attention sur la propriété singulière que cette plante possède de tuer l'espèce canine par une action spéciale qui a quelque analogie avec celle de la strychnine. Je ne veux pas dire que cette action ne se manifesterait pas sur d'autres animaux, mais l'épreuve n'en est pas faite, et l'on peut, dès à présent, assurer que le chien présente une prédisposition spéciale pour obéir à cette influence. C'est cette prédilection de la plante qui, à mon avis, lui donne un intérêt réel d'actualité, au moment où l'on paraît s'occuper avec une attention particulière de la rage canine et de la transmission de cette maladie à l'homme et à d'autres animaux. Quelles que soient les pensées qui se rattachent aux conditions de cette transmission, il est bien démontré que le point de départ presque constant de l'affection réside dans la race canine, et ce n'est pas sans quelque désir d'appliquer le seneçon de Puebla au traitement ou à la prophylaxie de cette horrible maladie, que nous voyons la *yerba del perro* agir d'une manière particulière sur le chien, en produisant des symptômes qui, à beaucoup d'égards, présentent une analogie sensible avec la rage. Je pourrais m'appuyer sur mon expérience personnelle pour les décrire ; mais j'aime mieux laisser la parole aux confrères mexicains qui s'en sont occupés.

Le *Ensayo para la materia medica mexicana*, que nous avons déjà cité, ne dit que fort peu de mots sur les symptômes que présentent les animaux empoisonnés.

« Ils prennent la course, dit-il, et bousculent tout ce qu'ils

« rencontrent. Cette course alterne avec des crises pendant les-
« quelles ils tombent sur le sol avec des convulsions plus ou
« moins violentes, jusqu'à ce qu'ils meurent, soit pendant qu'ils
« courent, soit au milieu de leurs crises convulsives. Au sur-
« plus, ils bavent et tirent la langue comme les chiens qui
« éprouvent une grande chaleur. »

M. MAXIMINO RIO-LOZA se livre à plus de détails et décrit d'une façon aussi minutieuse qu'exacte les symptômes de l'em-
poisonnement. Voici les termes qu'il emploie à ce sujet :

« La plante, administrée à la dose de 2 gros (8 grammes), tarde,
« en termes moyens, cinq heures pour produire ses effets toxiques
« sur les chiens. Cependant, lorsque l'animal est de petite taille
« ou lorsqu'on administre le poison à plus forte dose, les effets
« peuvent commencer au bout d'une heure et demie et l'animal
« mourir une heure après. Quelquefois le chien qui a pris le
« poison en éprouve des effets violents dès le début et se met à
« courir. D'autres fois, le résultat s'annonce par de petits hur-
« lements et des convulsions peu actives qui se notent surtout
« sur la lèvre supérieure. Bientôt l'œil devient brillant, le re-
« gard fixe, l'oreille tendue en arrière. L'animal paraît effrayé,
« il crie et court, bousculant tout ce qu'il rencontre, cherchant
« à pénétrer par toutes les ouvertures, malgré leur petitesse et
« leur aspect incommode. Il arrive très souvent que, ne trouvant
« aucun passage, l'animal veut traverser le mur; il court de tous
« côtés; il lève ses pattes de devant et tend le cou comme s'il
« cherchait de l'air à respirer, jusqu'à ce qu'enfin, dans une de
« ses courses, il tombe pris de convulsions. Il tend ses quatre
« membres avec la tête portée en arrière; il ouvre la gueule
« comme dans un bâillement et devient rigide, sans respiration,
« la langue violacée, la pupille très dilatée et l'écume à la
« bouche. Les membres et la tête sont les parties que les mou-
« vements convulsifs attaquent le plus violemment, même au
« milieu de leur rigidité. Cet état dure de quarante à cinquante
« secondes; une inspiration profonde lui succède, comme

« un soupir, suivie d'autres plus fortes faites en haletant.
« Plus tard, la pupille commence à se contracter et l'on
« voit apparaître des convulsions d'un autre genre : on dirait
« les mouvements de la course, comme si l'animal empoisonné
« rêvait à cet exercice. Au bout d'une ou de deux minutes, les
« convulsions diminuent jusqu'à disparaître complètement.
« Alors l'animal revient à lui, il se met debout, mais avec une
« paralysie passagère de l'un ou des deux membres postérieurs,
« ou bien il est atteint d'une hémiplegie qui l'oblige à se tenir
« d'un seul côté. Tout à coup, il se prend à crier, il court et
« retombe dans un accès semblable au premier. Ces crises se
« répètent de deux à huit fois. C'est dans l'une d'elles que
« l'animal perd la respiration ; les battements du cœur dimi-
« nuent lentement jusqu'à ce qu'enfin il meure.

« Lorsque l'animal ne meurt pas, il garde une paralysie des
« membres postérieurs, qui dure généralement deux jours, quel-
« quefois plus, quelquefois moins, et il revient à la santé
« complète.

« Il est à remarquer que, lorsque la mort approche, les inspi-
« rations deviennent tellement lentes qu'on pourrait s'y tromper
« et croire l'animal mort, si l'on n'était désabusé par les mouve-
« ments du cœur, qui durent jusqu'aux derniers instants de
« la vie... Il est certain que les attaques sont marquées par deux
« périodes : la première se signale par des convulsions toniques,
« c'est-à-dire des mouvements des membres avec de la rigidité
« et de la contraction, comme on l'observe dans l'épilepsie ;
« la seconde période consiste en convulsions atoniques avec des
« mouvements francs de flexion et d'extension, comme on les
« observe aussi dans la même maladie, mais alors on les voit
« s'accompagner du caractère qui les fait ressembler à l'action
« de courir. »

Cette description est des plus exactes. J'ai vu moi-même trois cas d'empoisonnement, dont un suivi de guérison. Le symptôme qui a le plus attiré mon attention, c'est cette singulière tendance de l'animal empoisonné à vouloir traverser tous les objets

opaques qui lui forment obstacle. Lorsqu'il est tombé et que ses convulsions diminuent ou n'existent que peu violentes, il porte le museau sur le sol et fait des efforts comme pour y pénétrer. On le dirait pris de photophobie et de la rage de fuir tout ce qui peut lui fournir de la lumière.

Par les récits qui précèdent, on ne peut avoir le moindre doute sur les effets toxiques de la plante qui nous occupe. Les habitants du Mexique les connaissent et les mettent à profit pour faire la guerre aux animaux sauvages du genre chien qui abondent dans leur pays. L'Etat de Puebla est dans l'habitude d'en faire d'abondantes expéditions vers d'autres Etats de la République, qui en font la demande, pour la destruction des *coyotes*. Les propriétaires de fermes, appartenant aux localités productrices de la plante, ont pris la coutume de l'employer pour empoisonner les chiens domestiques qui font des dégâts dans leurs champs de maïs. Les Indiens du Mexique ont, en effet, la manie de s'environner d'une foule considérable de ces animaux, de la nourriture desquels ils ne prennent pas grand souci. Ces bêtes affamées cherchent donc les moyens de vivre partout où elles peuvent sans courir de dangers connus. A l'époque de l'année où l'épi de maïs, déjà bien formé, est encore tendre et sucré, les chiens aiment à s'en nourrir. Ils possèdent une adresse extrême pour y atteindre et s'en emparer. Le dégât qu'ils font est quelquefois assez considérable pour exciter le ressentiment des propriétaires. Mettant alors à profit quelque cadavre d'animal, ils en remplissent les cavités avec de la *yerba del perro* hachée, ils en fourrent même dans d'autres parties du corps par des incisions et, la nuit venue, ils transportent l'animal ainsi préparé dans un champs de maïs. L'odeur qui s'en exhale attire les chiens, qui viennent de toute part y faire bombance. Les jours suivants, on voit partout les cadavres de ces pauvres bêtes, mortes empoisonnées.

Je n'ai pas fait l'autopsie des deux chiens que j'ai vu mourir. Je ne puis donc rien dire de personnel sur les lésions produites. Les récits de M. Rio-Loza ne permettent guère non plus de rem-

plir cette lacune. Il ne nous dit, en effet, dans son intéressante étude, que les paroles suivantes :

« Les caractères anatomo-pathologiques sont variables et en « petit nombre. Les plus constants se remarquent dans les intes- « tins. Il consistent dans le ramollissement de la muqueuse et « dans la présence de plaques rouges, quelquefois circulaires, « mais, le plus souvent, s'allongeant dans le sens de l'intestin et « envahissant son épaisseur, sans entamer le péritoine. Parfois « quelques-unes de ces plaques se voient sur l'estomac ; en d'au- « tres cas, il n'y a point de lésion appréciable. Le foie, la rate « et les poumons sont un peu congestionnés, mais pas toujours. « Le cœur est un peu plus gros qu'à l'état normal, et, parfois, il « y a de la sérosité dans le péricarde ; mais il arrive aussi que « ses cavités sont pleines de sang. Les centres nerveux ne pré- « sentent pas de caractères bien marqués. Au cerveau, on remar- « que en certaines occasions un pointillé rouge et, plus souvent, « une rougeur générale plus notable. Il en est de même de la « moelle, surtout vers sa partie inférieure. »

Cette étude sommaire se prêterait à plusieurs conclusions in-
téressantes. Nous les réserverons pour un travail ultérieur, nous
limitant à répéter ici que les symptômes présentés par les chiens
empoisonnés ont quelque analogie avec ces mêmes animaux pris
de rage. Je désire, cependant, qu'on n'exagère pas ma pensée à
cet égard. Les dissemblances sont peut-être encore plus nom-
breuses. Ainsi, je n'ai pas observé que les chiens empoisonnés
par l'*itzquinpatli* aient une tendance à mordre comme les chiens
enragés ; mais il faut faire remarquer qu'on n'a pas pris soin de
mettre sur leur passage des animaux de leur espèce. On ne peut
pas dire ce qui serait arrivé si l'on en eût fait l'essai. Probable-
ment, le chien malade n'aurait fait aucune attention à ses cama-
rades sains. L'analogie, qui paraît sensible, consiste dans l'œil
hagard, la gueule semi-ouverte, la bave et la langue pendante,
la course sans objet et les convulsions finales. La caractéristique
de ces symptômes, c'est l'apparence de l'horreur de la lumière,

de manière à suggérer à l'esprit la dénomination de *photophobie rabique*, au lieu d'hydrophobie.

Toujours est-il que l'*itzquinpatli* de Puebla a une prédilection maligne pour la race canine, comme la maladie dont nous parlons, et, quoi qu'on puisse dire de l'analogie des symptômes, des deux parts, il serait naturel, comme je l'ai déjà avancé, de prendre cette plante pour base d'essais prophylactiques et thérapeutiques contre la rage.

Mais, malheureusement, cet emploi ne serait pas des plus faciles, car la dose en devrait être fort élevée, autant du moins qu'on le peut croire par celle qu'il a fallu pour produire des effets toxiques. Il serait donc utile d'aller à la recherche d'un alcaloïde de cette plante ou d'un produit ultime représentant, sous un petit volume, toutes ses vertus utiles ou nuisibles. Ce travail ne serait pas, du reste, sans précédent. M. Maximino Rio-Loza prétend avoir trouvé ce produit. Voici, en effet, ce qu'il dit dans son étude que nous avons déjà citée :

« Le principe vénéneux de la plante de Puebla paraît être un
« acide organique auquel on pourrait donner le nom d'*acide*
« *sénécique*..... Pour croire que ce poison est un principe acide,
« je me fonde sur ce fait que, en distillant la plante ou son
« extrait avec de l'eau simple, le produit n'a aucune action sur
« les réactifs colorés, et les chiens le prennent sans éprouver
« aucun accident. Mais si on distille la plante avec quelque
« acide fixe, comme le tartrique, le citrique, etc., le produit
« donne une réaction acide avec le tournesol ; il est vénéneux et
« il forme des sels vénéneux également. En outre, ces sels étant
« traités par le feu, donnent, entre autres produits, une certaine
« quantité de charbon, résultat qui indique une substance orga-
« nique.

« Dans l'état de dilution où j'ai obtenu cet acide, il est liquide,
« inodore et sans couleur ; sa saveur est franchement acide ; il
« est soluble dans l'eau et dans l'alcool ; il rougit la teinture de
« tournesol et l'infusion de violettes ; il se combine avec les
« alcalis et avec quelques terres alcalines, en formant des sels

« solubles et même déliquescents. Les sénécates de potasse et
« d'ammoniaque sont blancs; le premier cristallise en petits pris-
« mes à quatre faces. Les deux sont vénéneux à partir de la dose
« d'un grain (5 centigrammes).

« *Préparation.* — J'ai fait usage de deux méthodes pour obte-
« nir cet acide.

« *Premièrement.* — J'ai fait deux décoctions avec la même
« plante, pour en bien extraire toutes les parties solubles. J'ai
« traité ensuite les liquides par le sous-acétate de plomb tribasi-
« que jusqu'à ce qu'il ne se soit plus formé de précipité. Le liquide
« diaphane et sans couleur qui en résulte a été traité par l'acide
« sulfurique étendu, dans le but de précipiter le plomb en excès
« à l'état de sulfate. On filtre le liquide, qui contient de l'acide
« acétique libre. On sature le produit au moyen de la potasse et
« on évapore au bain-marie jusqu'à consistance sirupeuse. Après
« quelques jours, on trouve des cristaux un peu déliquescents,
« franchement vénéneux, lesquels, traités par l'acide sulfurique
« concentré, laissent dégager de l'acide acétique. Cette parti-
« cularité, et le fait que le composé est vénéneux, me font sup-
« poser qu'il consiste en un sel double qui serait un acéto-séné-
« cate de potasse.

« *Secondement.* — Pour obtenir l'acide isolé et plus pur que le
« précédent, j'ai procédé de la manière suivante. Après avoir
« évaporé la décoction de la plante jusqu'à consistance d'extrait,
« on traite celui-ci par l'acool à 40°; on décante et on lave succes-
« sivement quatre ou cinq fois. On réunit les différentes parties
« de ce liquide, et on les distille dans un vase de verre presque
« jusqu'à la siccité. On laisse refroidir et on ajoute de l'acide
« sulfurique étendu de son poids d'eau et on distille à un feu vif.
« Le produit de la distillation contient, outre l'acide sénécique,
« un peu d'acide chlorhydrique provenant de quelque chlorure
« qui existe probablement dans la plante. On traite le liquide par
« le sulfate d'argent avec lequel il forme un précipité blanc en
« laissant un résidu d'acide sulfurique qu'on sépare au moyen
« d'une solution de baryte. En saturant l'acide sénécique par la
« potasse et en évaporant le liquide, on obtient un sel cristallisé

« (Quand on veut concentrer l'acide, il faut faire usage de la machine pneumatique, parce qu'il se volatilise à une température moindre que celle de l'eau bouillante). »

Je ne pense pas que ce soit là le dernier mot de la chimie et qu'il fût oiseux de se mettre à la recherche d'un alcaloïde. D'autre part, il y aurait peut-être intérêt à chercher si d'autres seneçons et même les espèces considérées par nous comme étant les plus innocentes n'agiraient pas par des effets analogues plus ou moins intenses, sur les chiens.

Somme toute, pour conclure, il m'a paru que l'originalité des symptômes produits par cette plante sur les centres nerveux du chien pourrait intéresser vivement les physiologistes. Il m'a paru aussi qu'il n'est pas naturel d'admettre que des effets si marqués ne puissent, en aucune circonstance, être mis à profit par la thérapeutique. On a déjà essayé ce seneçon à Mexico, sans aucun résultat, contre l'épilepsie. L'étude des symptômes qu'il produit dans ses effets toxiques, et des lésions que l'autopsie ferait découvrir, pourrait mettre sur la voie de nouvelles applications. Dans le cas où des résultats favorables le feraient désirer, jecrois qu'il ne serait pas impossible d'acclimater cette plante en France. Elle croit, en effet, au Mexique, entre 1,800 et 2,000 mètres d'altitude. La température moyenne annuelle y est d'environ 17 degrés, avec des nuits froides et des journées d'un soleil ardent, sur un sol très fertile en céréales (froment et maïs).

Biblioteka Główna WUM



A LA MÊME LIBRAIRIE

Annales de Gynécologie (*Maladies des femmes. Accouchements*), publiées sous la direction de MM. les Drs PAJOT, professeur d'accouchements à la Faculté de Paris; COURTY, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier; T. GALLARD, médecin de l'hôpital de la Pitié. — Rédacteurs en chef MM. les Drs A. LEBLOND, médecin de Saint-Lazare. et A. PINARD, professeur agrégé à la Faculté de Paris.

Les *Annales de Gynécologie* commencées le 15 janvier 1874, paraissent le 15 de chaque mois par fascicules de 80 pages, et forment chaque année 2 vol. in-8 de 480 pages. Des figures sont intercalées dans le texte.

Prix de l'abonnement: 18 fr. pour Paris.
— 20 fr. pour les départements.
— Pour l'étranger le port en sus.
— Prix du numéro: 2 fr.

Revue mensuelle des maladies de l'enfance (hygiène, médecine, chirurgie, orthopédie), publiée sous la direction de MM. les Drs CADET DE GASSICOURT, médecin de l'hôpital Trousseau, et de SAINT-GERMAIN, chirurgien de l'hôpital des Enfants-Malades. — Secrétaire de la rédaction: M. le Dr Pierre-J. MERCIER, médecin consultant à Bourbonne-les-Bains.

La Revue, dont la première livraison est parue le 1^{er} janvier 1883, forme chaque mois un fascicule de 48 pages.

Prix de l'abonnement: 12 fr. pour Paris et les départements.
— 14 fr. pour les pays faisant partie de l'Union postale.

Traité théorique et pratique de l'art des accouchements, par M. le Dr CAZEAUX. 10^e édition, revue et annoté par S. TARNIER. 1 vol. gr. in-8, broché. Prix. 16 fr.

Trousse gynécologique, par M. le Dr COURTY, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, 1 vol. in-8, avec 64 figures. Prix. 2 fr.

Traité des maladies des femmes, par M. le Dr GAILLARD-THOMAS. 1 vol. in-8, avec 301 gravures sur bois intercalées dans le texte. Ouvrage traduit de l'anglais sur la 10^e édition, par le Dr LUTAUD. Prix. 16 fr.

Manuel des accouchements, par M. le Dr GIRARD, chirurgien de l'hôpital de Draguignan, professeur à la Maternité. 1 vol. in-8, avec figures. Prix. 6 fr.

Traité élémentaire de chirurgie gynécologique, par M. le Dr LEBLOND, médecin de Saint-Lazare. 1 vol. in-8, avec 281 figures intercalées dans le texte. Prix. 10 fr.

Travaux d'obstétrique et de gynécologie, par M. le Dr PAJOT, professeur d'accouchements à la Faculté de médecine de Paris, précédés d'éléments de pratique obstétricale. 1 vol. in-8. Prix. 12 fr.

Traité du palper abdominal, au point de vue obstétrical et de la version par manœuvres externes, par M. le Dr PINARD, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8 avec 27 gravures, et précédé d'une préface de M. le professeur PAJOT. Prix. 6 fr.

Paris. — Trp. de A. PARENT, rue Monsieur-le-Prince, 29-31,
A. DAVY, successeur.

